

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 18/2 (1991)

DOI: 10.11588/fr.1991.2.56861

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

D'autre part, recettes, émoluments, etc., ne peuvent être estimés à leur juste valeur que si l'on connaît les prix des principales denrées et des principaux services, le taux des loyers. M. Bosbach a pu en retrouver un certain nombre: le coût des chevaux de poste, les cours de l'avoine, du foin et de la paille dans les deux villes (p. 159). Et dans ce rassemblement de données très concrètes, il est intéressant d'apprendre ce que gagnaient, par exemple, le secrétaire de l'ambassadeur de Lübeck ou le chasseur de celui de Brandebourg (p. 173).

Ces recherches si approfondies conduisent à des résultats précis, qui se situent bien au-delà du domaine de l'anecdote. Première constatation: en dépit de la longueur de la guerre, la faim et la détresse générale n'ont exercé aucune influence sur la façon de vivre des ambassadeurs. Ils n'éprouvent apparemment aucune difficulté à se loger, à se vêtir, et à entretenir leur personnel, en dépit des retards dans les envois de fonds – alors qu'ils s'efforcent de donner à leurs correspondants l'impression contraire. On constate également que dans leurs dépenses, les grands postes – les  $\frac{2}{3}$  du total – sont ceux de l'habitation, de la nourriture et des chevaux. Seuls les ambassadeurs des grandes puissances disposent de moyens de transport importants et louent une maison entière – quand ce n'est pas plusieurs. Les envoyés de Reichsstände de taille réduite se contentent d'une seule voiture et de quelques pièces dans un immeuble. Les dépenses relatives à l'activité diplomatique proprement dite – matériel de bureau, port des lettres, frais de voyage et de réceptions – ne présentent qu'une importance moyenne. Et très faible apparaît celle des cadeaux faits à d'autres diplomates: en particulier, il n'est pas possible de repérer un seul cas de corruption. Les dépenses relatives au personnel apparaissent très variables. Fait remarquable, c'est l'ambassade du roi d'Espagne qui présente, à cet égard, les traits les plus modernes: les salaires en argent l'emportent très largement sur les rétributions en nature.

Ce livre, illustré de graphiques très parlants, est d'une lecture agréable. Il constitue une étude sagace, le fruit d'une recherche profonde. Il permet d'évaluer le coût total du Congrès à 3 205 219 Reichstaler. Et surtout, il a le mérite de faire pénétrer le lecteur dans la vie quotidienne des missions diplomatiques du temps de Mazarin et d'Abel Servien.

René PILLORGET, Paris

Thomas GROSSER, Reiseziel Frankreich. Deutsche Reiseliteratur vom Barock bis zur Französischen Revolution, Opladen (Westdeutscher Verlag) 1989, 517 p.

Depuis plusieurs années déjà la critique allemande, secondée par les recherches du Centre de l'Université de Brême consacré à la »Spätaufklärung«, a attiré l'attention sur le récit de voyages. Th. Grosser, qui a pu consulter la bibliographie de ce genre quelque peu hybride, que Brême est en train d'élaborer, étudie les récits que les Allemands ont rapportés de leurs voyages en France entre 1648 et 1799. Le choix de l'époque s'explique aisément, car les deux dates marquent une césure. En effet, après la Guerre de Trente Ans, la »peregrinatio academica« fut remplacée par le Grand Tour, qui traditionnellement menait de l'Angleterre à l'Italie en passant par les Pays-Bas, la France et éventuellement la Suisse. Mais dans la mesure où la France donnait le ton à l'Europe, elle devint rapidement le pays le plus visité par les Allemands, ce qui ressort également des titres très explicites cités dans la bibliographie, un tableau chronologique eût été utile pour voir l'évolution de la vogue des voyages et du récit. Un seul, celui du graveur J. G. Wille, est rédigé en français; même les notes prises par Charles Eugène de Wurtemberg lors de ses différents déplacements sont en allemand. Ce genre de voyage concernait d'abord surtout la noblesse, désireuse après la guerre de renouer avec la société européenne et de se mettre au goût du jour. Ceci l'amenait à envoyer ses fils dans les académies nobles ou militaires qui, après avoir supplanté les collèges équestres italiens, se multipliaient alors en France (cf. l'Encyclopédie, art. exercices). On connaît certes les matières

et les exercices qui y furent enseignés, mais des études statistiques, comparables à celles qui ont été consacrées à l'Académie de Colmar, dirigée par Pfeffel, précisant le pays d'origine et éventuellement la confession des élèves, compléterait utilement nos connaissances en ce qui concerne les relations franco-allemandes.

Dans le premier chapitre Th. Grosser étudie les différents aspects du voyage aristocratique, les lieux fréquentés, le prestige social qui en résultait; en pointillé il fait entrevoir l'évolution de l'attitude et des intérêts dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle; point de mire au départ, Versailles dut finalement partager l'intérêt avec Paris, ses salons et ses théâtres, d'autant plus qu'à l'encontre des roturiers, les nobles préféraient voyager en hiver, comme le remarque Th. Grosser. Grâce à différents exemples il relate aussi les expériences faites par les jeunes nobles et s'arrête sur le rôle particulier du précepteur, chargé de guider et de surveiller son élève sans toujours pouvoir l'accompagner partout en raison du clivage social. Certes, Th. Grosser n'ignore pas les divergences d'intérêts entre l'élève et le guide et il connaît quelques lettres de voyageurs qui n'avaient pas été destinées à la publication, mais elles n'ont pas été assez exploitées. Bien que la jeunesse profitât volontiers du voyage en France pour jeter sa gourme, à quelques exceptions près les récits semblent moins souvent évoquer des aventures galantes que les lettres ou les épisodes parisiens des romans de l'époque. Souhaitons que des découvertes dans les archives permettent de mieux confronter les instructions paternelles, les doléances du précepteur et le récit. Soit pour des raisons sociales, soit par paresse ou par incapacité, les aristocrates n'ont guère publié leurs notes, ce qui limite sérieusement notre documentation. Th. Grosser dispose cependant de quelques journaux ainsi que des récits de précepteurs, car ceux-ci ont bien des fois mis leur périple à profit pour en publier la relation, ce qui pouvait leur être utile lorsqu'ils cherchaient un poste. Pour les compagnons, autre groupe de voyageurs qui n'ont pas davantage laissé de documents ayant trait à leur tour de France ou d'Europe, il est par contre réduit à un arrêté de 1783.

Bien qu'on ait souvent reproché aux nobles de revenir francisé de leur voyage, le modèle aristocratique fit bien des adeptes parmi les non-privilegiés pouvant se permettre de l'imiter. De toutes façons, en dehors des précepteurs, seule l'élite fortunée pouvait s'offrir de grands voyages. Mais mise à part la régression due à la Guerre de succession d'Espagne et à la Guerre de Sept Ans, le nombre des récits ne cessa d'augmenter au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et de changer de physionomie, le guide et le récit encyclopédique de l'époque baroque faisant place à un récit plus subjectif, accueillant des réflexions et des impressions personnelles, comme p. ex. le journal de voyage de Herder. Le succès grandissant du genre prouve, selon l'auteur, d'une part la mobilité grandissante de la bourgeoisie, de l'autre la curiosité croissante de ceux qui ne pouvaient voyager que par procuration. Et la mode fut telle que dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'on commençait à se plaindre de cette «épidémie». Ce succès s'accompagnait d'ailleurs d'une diversification des voyages et des récits, plus ou moins en fonction du statut social des voyageurs. Ainsi, parallèlement au parcours aristocratique, des modèles bourgeois s'imposèrent. Si tous ou presque voulaient voir Paris et Versailles, les itinéraires commençaient à se diversifier dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les artistes, les savants, les marchands, les fonctionnaires en mission, chargés qui d'explorer la police et l'administration municipale, qui d'acheter des œuvres d'art, et les bourgeois soucieux de se cultiver ou simplement de se divertir opérant un choix en fonction de leur profession et de leurs goûts. De ce fait, les voyages favorisaient un transfert de connaissances aussi bien culturelles que scientifiques ou économiques.

Th. Grosser distingue ainsi soigneusement les nobles, les patriciens, pour qui un séjour prolongé à Paris signifiait également un gain de prestige, et les bourgeois, mais il se sert de ces catégories sociales de façon trop schématique. La différence était alors très sensible entre la grande et la petite noblesse; si tous les nobles pouvaient avoir accès à la cour de Versailles, l'intérêt social et politique des uns et des autres n'était pas le même. Il est vrai que même les princes finirent par fréquenter autant, sinon plus les salons de Paris que Versailles et les cours

des Grands, comme il ressort p. ex. des habitudes d'Henri de Prusse. Mais pour les princes allemands, qui à l'époque étaient nombreux à se rendre en France, la représentation comptait d'autant plus qu'ils désiraient jouer un rôle sur la scène politique et, pour marquer leur importance, ils se faisaient accompagner de toute une cour, tandis que le jeune baron ou comte, qui le plus souvent n'était accompagné que de son précepteur, ne pouvait bientôt plus se contenter du prestige de sa naissance et de son séjour en France et devait se préparer à une carrière, tout comme le bourgeois, qui lui faisait concurrence. De ce fait déjà les intérêts et les itinéraires des nobles et des bourgeois commençaient à converger à la fin du siècle, en partie aussi grâce au modèle fourni par Joseph II, bien éclairé par l'auteur. Mais tandis que la socialisation aristocratique, favorisée aussi bien par l'armée, qui comptait de nombreux officiers allemands, que par la fréquentation des académies nobles, inspirait à la noblesse allemande des sentiments plus cosmopolites que patriotiques en lui donnant l'impression d'appartenir à l'aristocratie européenne, pendant de la bourgeoisie républicaine des lettres, celle-ci commençait à se morceler, minée par le sentiment national qui gagnait la bourgeoisie. En ce qui concerne les patriciens des villes libres, très conscients de leur importance sociale, on peut également se demander si leurs itinéraires, leurs attitudes et leurs récits méritent qu'on les considère à part, car en quoi se distinguaient-ils de la petite noblesse ou de la grande bourgeoisie quand ils marchaient sur les traces de l'aristocratie? En ce qui concerne les roturiers enfin, Th. Grosser distingue certes parfois entre les professions, mais plus souvent il parle simplement de »bürgerliche Aufklärer«.

Plus qu'une césure, 1789 constitue une rupture dans l'histoire du voyage en France, et Th. Grosser en est conscient puisque dans le 3<sup>e</sup> chapitre il marque la nette régression du nombre des voyageurs et la politisation des récits, qui se concentraient presque exclusivement sur Paris; mais la forme et la nature de la publication changent également puisque, en raison de l'évolution de l'actualité, les voyageurs en rendent compte au fur et à mesure, surtout dans des lettres et des articles publiés aussitôt dans des revues, réunis parfois peu de temps après sous forme de livre, preuve de la grande audience de ces témoignages. C'est manifestement la partie qui a déjà été le mieux étudiée; mais il était intéressant d'intégrer cet épisode dans un cadre plus vaste, car cela permet de mieux juger de l'importance relative des prises de position et évite de fausser la perspective. Th. Grosser présente un grand nombre de textes, connus ou inconnus. Ainsi il parle à son tour plus ou moins longuement des récits de Campe, Halem, Forster, Oelsner, Butenschoen, Kerner, Reinhard et Rebmann etc.; s'il passe sous silence Reichardt, qui eut pourtant beaucoup d'écho alors, il évoque aussi des adversaires de la Révolution comme J. H. Meister et Kotzebue. Dans la vingtaine de pages qu'il consacre aux relations ayant trait à la guerre, il ne saurait naturellement présenter un échantillon aussi riche qu'E. Schneider (cf. *Francia* 8, 1980, p. 277-393) ou Th. P. Saine, »Black Bread – White Bread. German Intellectuals and the French Revolution«, Camden House 1988). Malheureusement, pour Goethe, il ne tient pas compte du fait que »Campagne in Frankreich« n'a été publié qu'en 1822. Il complète le tableau de l'époque révolutionnaire en faisant une place aux voyageurs qui évoquaient la situation dans la République de Mayence et dans les départements rhénans annexés par la France. Mais la fièvre politique n'a été que passagère; dès le Directoire, qui marque le regain des intérêts culturels et scientifiques, elle retombait déjà, ce qui se confirme aussi sous le Consulat.

Après la partie historique, dans le 4<sup>e</sup> chapitre Th. Grosser étudie d'une part les conditions matérielles du voyage, les routes, la poste, considérée comme bien meilleure que dans l'Empire, et les itinéraires, d'autre part l'image de Versailles et de Paris ainsi que celle de la France et du Français. Ce n'est que dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle que la province est elle aussi explorée et il fallut attendre la »Empfindsamkeit« pour voir les voyageurs sensibles aux conditions de vie des Français, si bien qu'ils se montrent scandalisés par l'exploitation du paysan et la grande inégalité sociale, le contraste entre l'étalage des richesses des uns et la misère des autres.

Incontestablement il s'agit d'un ouvrage important qui comble plus d'une lacune, d'autant plus que, n'excluant que des récits fictionnels, Th. Grosser s'appuie sur un corpus et une bibliographie très vastes et présente un important matériel pour une histoire de l'image de la France et du transfert culturel, scientifique et technologique. Mais la démarche est lente et l'exposé souvent redondant. On aurait aimé à la fois plus de concision et plus de citations, car, dans la mesure où il s'agit souvent de textes rares, il ne suffit pas toujours de résumer, parfois plus longuement, parfois plus succinctement, le récit des pérégrinations et de rappeler, quand c'est possible, le contexte biographique du voyageur; trop synthétique, l'analyse ne permet pas au lecteur de se faire une idée précise de l'attitude du voyageur, de ce fait il est obligé de faire confiance à l'auteur dont l'exposé ne convainc pas toujours. A l'intérieur des chapitres, l'ordre n'est d'ailleurs ni vraiment historique ni vraiment thématique puisque l'auteur revient à plusieurs reprises sur le même sujet, ce qui entraîne bien des redites. Et, dans la mesure où les derniers chapitres sont consacrés à des aspects déjà traités lors de l'exposé historique, le plan adopté favorise encore les redites. Certes, vu le nombre des auteurs évoqués et l'importance des questions abordées, il était sans doute impossible de discuter vraiment avec la critique; mais fallait-il se contenter d'y renvoyer en note, citant indifféremment les bons ouvrages et les moins bons, sans prendre position? Ainsi il est difficile de voir quand la contribution est originale et quand elle ne l'est pas.

Tout comme les récits des voyageurs anglais, les récits analysés ici apportent bien des touches intéressantes en ce qui concerne l'image de Versailles, de Paris ou de la province et complètent heureusement les mémorialistes français de l'époque. Pour cette raison déjà on souhaiterait non tant une traduction, mais une belle synthèse en français de cet ouvrage, et aussi qu'il suscite des recherches sur l'histoire parallèle des voyageurs français en Allemagne.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Johannes HARTAU, *Don Quijote in der Kunst. Wandlungen einer Symbolfigur*, Berlin (Gebr. Mann Verlag) 1987), 275 p.

La manière dont ont été traités, au cours des siècles, certains thèmes artistiques ne relève pas seulement de l'histoire de l'art mais livre des aperçus sur l'évolution des modes de perception et des schématismes intellectuels qui les orientent. Cela vaut tout particulièrement pour les figures mythiques auxquelles s'identifient volontiers des générations d'artistes et qui leur servent de miroirs dans la construction de leur propre image. L'étude de ce mécanisme de réflexion devient tout à la fois histoire des systèmes de pensées, histoire de l'art et histoire des mentalités. Cette heureuse conjonction se produit notamment dans l'ambitieuse étude consacrée par Johannes Hartau à la figure de Don Quichotte du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle.

Paru en 1605 »Don Quichotte« est déjà suffisamment connu en Allemagne en 1613 pour inspirer des jeux burlesques. La catégorie du burlesque et du grotesque domine au demeurant toutes les représentations du fantasque espagnol durant ce premier siècle et notamment la première édition illustrée, due au Hollandais J. Savery en 1657. Don Quichotte, caricature de l'hidalgo, fantoche risible, ne se situe alors pas très loin de la figure d'Harlequin.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, cette perception du héros de Cervantès va profondément se modifier. Don Quichotte tend à devenir, sous le pinceau de Charles Antoine Coypel, dont les travaux sont repris dans des Gobelins ou des séries d'estampes, un chevalier de cour qui s'insère fort bien dans le cadre des Fêtes Galantes chères à la société de la Régence. Avec l'illustrateur Vanderbank mais aussi avec Hogarth et Hayman il apparaît dans l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle comme l'enjeu d'un combat entre la vérité et la raison, la sagesse et la folie, un combat susceptible de se dérouler dans l'esprit de tout gentleman. On s'achemine progressivement vers une identification des artistes avec leur sujet. Johannes Hartau en faisant souvent